

Le Monde

MUSIQUE

« L'ÉPUISEMENT DU MONDE », de Kagel

Le souffle de la maturité

Créé en février 1980 à l'Opéra de Stuttgart, où les représentations se poursuivent (1), *Die Erschöpfung der Welt*, autrement dit l'« épuiement du monde », par opposition à *Die Schöpfung* (la Création), vient d'être présenté pour la première fois en France, au grand auditorium de la Maison de la radio, grâce à la collaboration du Festival d'automne et de Radio-France, en version de concert, ce qui, pour une œuvre sous-titrée *Illusion scénique*, pourrait sembler a priori paradoxal et insuffisant.

En réalité, cette adaptation est seulement plus resserrée et se présente sous la forme d'un oratorio avec trois récitants (Hanne Holten, Richard Reisz et William Pearson), six chanteurs, cinq instruments solistes (violon, clarinette, orgue, piano et percussions), chœur mixte, bruitage pré-enregistré et orchestre comprenant des cordes, deux harpes, des percussions, augmenté pour la fin des fanfares du Jugement dernier. Pour des raisons de place ou d'économie, à l'Opéra de Stuttgart cet orchestre et une partie des chœurs ont été également pré-enregistrés, ce qui conférait à la version parisienne la valeur d'une première, le spectacle réjouissant d'une masse d'exécutants docilement soumise à la direction de Juan Pablo Izquierdo compensant la magie d'une mise en scène par ailleurs exceptionnellement réussie (*le Monde* du 6 mars 1980).

On n'en était que mieux à même d'écouter la musique, plus attentivement, en suivant sur le programme la traduction française de cette grande fresque désespérée. Celle-ci, malgré les apparences, raconte moins la destruction du monde par un Dieu méchant que les mésaventures d'une humanité qui, après avoir créé, puis tué, une idole à son

image, devient son propre bourreau et crie son désespoir dans le vide, sourde à toute éventuelle manifestation divine. Mais sans doute les auditeurs protestants d'outre-Rhin sont-ils les mieux placés pour apprécier la saveur néo-biblique de ces psaumes modernes.

Musicalement parlant, cette œuvre qui occupa Kagel de 1974 à 1977 présente une synthèse des acquisitions passées du compositeur : intégration de bruits insolites, d'éléments empruntés à l'esthétique du folklore, d'une part, et, d'autre part, édification d'un vocabulaire harmonique consonant (sans être tonal au sens strict), variation infinie de modèles rythmico-mélodiques, recherche d'une plénitude sonore où le « pur » et l'« impur » se complètent.

Comme dans *Moïse et Aaron*, de Schönberg, le chœur occupe ici une place prépondérante, mais le petit groupe d'instruments solistes fait contrepoint, par la fluidité de ses interventions, à l'inertie délibérée des masses qui l'entourent, sans réussir toutefois à l'étouffer. Sans doute y a-t-il là, autant que dans le texte, une indication de la pensée du compositeur en matière de salut, car s'il est vrai que la réflexion de Mauricio Kagel déborde le cadre de la seule musique (2), c'est à travers elle que s'expriment le mieux les richesses de son ambiguïté.

GÉRARD CONDÉ.

(1) Les 22, 23, 25 et 31 octobre.

(2) Comme en témoigne la récente parution chez Christian Bourgois d'un livre dans lequel Félix Schmidt et Jean-Jacques Nattiez ont réuni sous le titre *Tam-Tam* une vingtaine d'articles et une trentaine de notices du compositeur sur des œuvres particulières (273 p., 90 F.).

LE FIGARO SPECTACLES VIE CUL

LE FIGARO PARIS 13-10-83
« La Dé-création du monde » de Kagel

Diabole et Bon Dieu

Le Festival d'automne nous ramène Mauricio Kagel, le Méphisto argentin de la musique germanique, « celui qui toujours nie » la tradition, prompt à moquer les travers du Landerneau musical. C'était, l'autre soir, à Radio France, la première audition française de son dernier opéra, créé à Stuttgart en 1980, *La Dé-création du monde*. Un titre bien dans la manière de cet Iroquois, de ce Persan de la musique ! Papa Haydn a chanté *La Création*, Kagel regardant à son habitude par le petit bout de la lorgnette va lire la Genèse à rebrousse-poil, parcourant ses onze étapes à l'envers, de la création au chaos. Souvenez-vous du petit chef-d'œuvre, *Mare Nostrum* (1975), où il imaginait la conquête de la Méditerranée par une tribu amazonienne : l'inversion de ses valeurs comme source du comique...

Seulement, cette fois, Kagel s'est laissé piéger. Le rire devient rictus, la divine comédie se mue en humaine tragédie. Comme sa voix off déformée par les haut-parleurs, le visage de Dieu s'efface derrière celui de Lucifer. Bientôt, en effet, pris à son jeu, Kagel illustre la lutte inégale des créatures contre leur créateur infernal et cruel, attaché à les renvoyer au néant. Au finale, il pré-

sente « le hachoir de Dieu », machine ubuesque où ce nouveau Cronos engloutit ses enfants. Au milieu de ces visions dantesques, le compositeur oublie le rire qui lui servait de masque devant la mort.

Nous ne perdons pas au change : une heure et demie d'une musique qui vous emporte, vous émeut, vous apaise et vous roule à la fois comme un galet sous la vague. Cette œuvre d'une seule coulée dans la diversité de ses moyens appelle le théâtre. C'est un véritable *Singspiel* biblique. Souhaitons qu'un directeur d'opéra audacieux ose le montrer en France ! Telle quelle, l'interprétation de Juan Pablo Izquierdo à la tête du Nouvel Orchestre philharmonique et des Chœurs de Radio France a été exemplaire tout comme la prestation des solistes vocaux et instrumentaux ainsi que des deux récitants.

Kagel n'en a pas fini avec le diable : il prépare pour le 27 octobre à Chaillot la création mondiale de *La Trahison orale*, épopée musicale que lui ont inspirée *Les Évangiles du diable* de Claude Seignolle. Nous attendons avec impatience ce second oratorio diabolique !

Jacques DOUCÉLIN.

● Festival d'automne.